

WANNSEE

*Je vous en supplie
Faites quelque chose
Apprenez un pas
Une danse
Quelque chose qui vous justifie
Qui vous donne le droit
D'être habillés de votre peau de votre poil
Apprenez à marcher et à rire
Parce que ce serait trop bête
À la fin
Que tant soient morts
Et que vous viviez
Sans rien faire de votre vie.*

Charlotte Delbo (*Auschwitz et après*)

« *La fin du monde a eu lieu le 20 janvier 1942, dans la banlieue de Berlin, au bord du lac de Wannsee* ». Cette phrase, que mon père prononçait dans ses moments d'accablement, me revenait à l'esprit tandis que le train filait au milieu d'une interminable forêt de bouleaux. « *Vous allez faire merveille !* » s'était exclamé le patron en me confiant cette mission. « *Et puis, un petit tour à la campagne ne peut vous faire que du bien !* »

C'était gentil de sa part de se soucier de ma santé, mais cette affaire qui plongeait ses racines soixante-cinq ans dans le passé ne m'enthousiasmait guère. « *Vous louerez une voiture à la gare de Nevers, ce sera plus discret.* » Discret ? À part des érudits bedonnants, je ne vois pas qui aurait pu s'intéresser à cette vieille histoire. J'avais l'impression d'être puni. Et les paroles de mon père, qui avait connu les camps, mais n'en parlait jamais, tournaient en boucle dans ma tête. De surcroît, le ciel grisâtre de cette journée d'automne, le roulement monotone de ce train presque vide, concouraient à me miner le moral. Et cette fichue phrase lancinante surgie du passé venait me tourmenter !

— Votre père a eu maille à partir avec les boches, c'est tout à fait un travail pour vous ! m'avait lancé le patron.

— Je ne dois pas être le seul, avais-je répliqué, m'abstenant de tiquer devant l'emploi du mot « *boche* ».

— Sans doute, mais vous êtes célibataire, je préfère vous envoyer vous au fin fond de la Nièvre plutôt que Garras ou Lamarin qui me cassent les pieds pour aller chercher leurs mioches à la sortie de l'école.

— Comme vous voudrez, avais-je fini par céder, lassé d'avance. Mais je ne vois pas ce que mon père vient faire là-dedans !

Il me regarda comme si je descendais à l'instant d'un cocotier.

— Écoutez-moi, mon petit Roland. Nous savons tous combien votre famille a été éprouvée durant la guerre. Si quelqu'un dans mon équipe est sensibilisé à cette période de l'Histoire, je peux penser que c'est vous, non ?

— Mouais, fis-je. Papa cherchait à échapper au STO. Il s'est fait rafler et déporter, comme des milliers d'autres. Mais s'intéresser à la seconde guerre mondiale, n'est-ce pas justement notre cœur de métier ici ?

Il évacua ma remarque d'un revers de la main.

— Avez-vous déjà entendu parler de Straus et Gulmann ?

— Bien sûr. Des criminels de guerre, non ?

— Exact, c'étaient deux sympathiques garçons de la Gestapo qui exerçaient leurs talents rue des Saussaies à Paris !

— Et alors ?

— En juillet 44, sentant le vent tourner, ces deux compères entreprirent de rejoindre des cieux moins menaçants, en emportant quelques poires pour la soif...

Je restai silencieux, attendant la suite du récit. Le patron me considéra avec un rien de condescendance.

— On sait qu'ils firent une mauvaise rencontre avec un maquis, quelque part en Bourgogne. Leurs corps furent jetés dans une fosse qu'ils ont peut-être eux-mêmes creusée.

— Pourquoi pas. Et ensuite ?

— On a retrouvé plus tard des témoins de la scène d'exécution. Il est certain que ces boches ne transportaient rien sur eux.

— Donc ils avaient caché leur magot entre temps. Et vous l'avez retrouvé !

— Ce serait trop simple non ? Je n'aurai pas besoin de vous dans ce cas-là.

Ai-je dit que j'appartenais à la Commission d'Indemnisation des Victimes de Spoliations intervenues du fait des législations antisémites en vigueur pendant l'occupation ? J'étais membre de cet organisme officiel, installé par Jacques Chirac à l'issue du rapport qui lui avait été remis en 2001, et je me demandais encore pourquoi ! J'étais certes fils de résistant, mais pas Juif, et un fonctionnaire assez moyen. Jusqu'à présent, je m'étais livré à un travail de documentaliste, accumulant les inventaires des biens confisqués à celles et ceux qu'un train de la mort avait emportés vers un horizon terrible. Dans ces listes interminables, reconstituées à partir de documents d'une précision toute germanique, c'était une armée d'ombres dont je sentais glisser, page après page, le spectre d'existences qui s'étaient achevées sur un destin tragique et injuste. Tous ces objets dispersés, perdus, volés ; ustensiles de cuisine, meubles, tapis, vêtements, jouets, bibelots, charbon, bijoux, tableaux, tout cela devait être converti en euros trébuchants et versé à d'éventuels descendants au titre des réparations dues par la République Française. Mais qui chercher, quand toute une famille a été décimée ? Et voilà que le patron m'avait tiré de mon bureau pour me parler de cette affaire...

— Si vous éclairiez un peu ma lanterne, chef ?

— J'allais y venir. Vous savez que notre ancien collègue Montrond a pris sa retraite et vit à Decize ?

— Ouais !

— Vous savez aussi que c'est une vraie fouine et, qu'une fois lâché dans une salle d'archives, on ne peut l'en extraire que de force ?

— Ouais !

— Vous savez dire autre chose que « Ouais » ?

— Euh...

— Bon ! Le patron leva brièvement les yeux au ciel. Montrond évidemment, maintenant qu'il a des loisirs, n'a pu s'empêcher d'explorer les fonds documentaires de sa commune d'adoption et du département de la Nièvre. Et il a fait une petite découverte.

— Ah, ouais ?

Je crus que le patron allait me mordre. Je retirai vivement ma main de son bureau.

— Ouais ! répliqua-t-il, en imitant mon ton.

Puis il avança vers moi une chemise rouge barrée dans toute sa largeur, au marqueur, des noms des anciens gestapistes.

— Lisez !

J'ouvris le document. Il contenait une seule feuille, une photocopie d'ailleurs, d'un procès-verbal d'une déposition effectuée auprès du greffe du tribunal de Nevers. C'était un extrait d'aveux d'un parfait inconnu, mais manifestement au lourd passé de milicien, qui confessait s'être livré à quelques exactions dans la journée du 8 août 1944, au lieu-dit « Les Ardoines », en compagnie de deux officiers allemands dont il se rappelait bien les noms : les

« *Kapitänleutnant* » Straus et Gulmann. Une note manuscrite précisait que le témoin avait été reconnu coupable d'assassinats sommaires de FTP et fusillé le 9 septembre de la même année.

— Les Ardoines ?

— Vous connaissez ?

— Bien sûr que non. Je crois bien que je n'ai même jamais mis les pieds dans la Nièvre !

— Nous allons remédier à cette carence, faites-moi confiance. Tenez, regardez !

Il piocha au milieu d'une pile de dossiers derrière lui une carte IGN et la déplaça sous mon nez.

— C'est là !

Ce qu'il me montrait de son doigt à l'ongle manucuré, c'était, dans un désert de verdure traversé par quelques routes blanches et jaunes, un ensemble de petits carrés censés représenter un hameau. Un peu à l'écart, le symbole caractéristique d'une maison de maître ou d'un château attirait immédiatement le regard.

— Et Nevers, c'est où ?

— C'est par là, fit-il en montrant une direction. Mais on s'en fout. Montrond a fait des recherches plus poussées après avoir découvert cette pièce. Il a retrouvé trace d'un massacre de maquisards en août 44, justement dans la cour de cette gentilhommière, réquisitionnée à l'époque par les Allemands en retraite. De là à en déduire que nos deux lascars y ont fait étape...

— Attendez un peu. Avez-vous une idée de ce qu'ils emportaient ?

— Oh oui ! Leur départ de Paris n'était pas passé inaperçu de leurs complices français, et ceux-ci furent un peu trop bavards, par jalousie sans doute. On sait ainsi qu'ils récupéraient bijoux, pierres et valeurs subtilisées aux Juifs ou aux résistants qu'ils torturaient ou envoyaient à Drancy. En deux ans, ils ont dû accumuler une fortune considérable !

— Et naturellement, les routes étant dangereuses – ou peut-être craignant l'avidité d'autres SS –, ils auraient dissimulé leur magot dans l'attente de temps meilleurs ?

— Vous êtes formidable quand vous le voulez ! Sauf que ce n'est pas « ils auraient », mais « ils l'ont forcément caché quelque part ». Et pourquoi pas aux « Ardoines » ?

— Ouais !

Le patron soupira.

— Bon, de toute manière, on n'a pas d'autres indices. C'est déjà un miracle que nous ayons eu cette information. Elle mérite d'être exploitée.

— Donc, si je résume, vous allez m'envoyer là-bas avec une poêle à frire pour essayer de trouver un hypothétique trésor ?

— Vous pouvez le voir comme ça. En fait cette maison de maître est aujourd'hui un « Logis de France ». L'administration vous y offre une semaine de séjour. Vous n'êtes pas content ?

— Si, si, terriblement ! Et vous pensez que le propriétaire me laissera faire des trous dans son jardin, ou sonder les murs de sa salle de bains ?

— Je ne m'occupe pas de ces détails mon cher. Préparez donc vos bagages, votre train part cet après-midi.

Arrivé à Nevers avec le traditionnel retard pour lequel la SNCF vous prie invariablement d'accepter ses excuses, je ne perdis pas de temps et récupérai la voiture de location promise. Économie oblige, j'eus droit à une Smart dont la particularité consiste à vous tasser les vertèbres au moindre défaut de la route. La Nièvre devait être un département pauvre, car cahots et inégalités se succédaient sans répit pour mon pauvre dos. Et je devais parcourir une quarantaine de kilomètres avant de parvenir à destination. Le soir tombait lentement, noyant dans une brume grise un paysage que je jugeais déprimant. Prairies, futaies, agglomérations tristounettes ponctuaient la route départementale sur laquelle chaque croisement avec un poids lourd provoquait un vacillement du léger véhicule que je conduisais. Les mains crispées sur le volant, attentif aux multiples intersections d'où je craignais que ne déboulent d'énormes

tracteurs, il me sembla qu'un temps interminable s'écoula avant qu'une pancarte bleue, de celles qui annoncent les lieux-dits, m'apprenne que je touchais enfin au but. J'avais du mal à croire que dans ce bled paumé dormait peut-être un trésor ...

Je commençais à comprendre pourquoi le patron avait voulu m'envoyer à tout prix à sa recherche. De tous, j'étais peut-être le seul qui ne succomberait pas – en cas de découverte fructueuse – à l'envie de faire cavalier seul et de l'emporter vers, comme dit Brassens, un pays imbécile où jamais il ne pleut. Le passé de ma famille pesait sur moi et il le savait. Il devinait que je ne pourrais pas filer avec des biens ayant appartenu à des déportés puis tombés entre les mains de ces enculés de nazis. C'était vraiment un finaud.

Le « Logis de France » était heureusement indiqué et, en quelques secondes, je traversai « Les Ardoines », constitué d'un petit groupe de fermes lépreuses et de quelques constructions plus récentes, le tout au milieu de nulle part. Le terrain ne devait pas coûter cher, mais mieux valait pour celui qui s'y installait posséder un congélateur ou une bonne cave pour survivre en hiver dans un tel trou. Sur l'injonction d'un panneau, je pris à droite une petite route étroite qui déboucha tout de suite dans la campagne puis serpenta à travers un bois. Au sortir de ce bosquet, le bâtiment m'apparut. C'était effectivement une maison de maître dans le plus pur style dix-neuvième, avec une large esplanade sur laquelle stationnaient quelques véhicules. Des lumières brillaient aux fenêtres de ce qui avait dû être jadis la maison d'un grand propriétaire du cru. Je garai la Smart, en dégageai difficilement ma valise et me dirigeai vers le perron qui donnait sur ce que je supposais être l'entrée principale de la demeure. Quelques marches, une lourde porte battante et j'étais enfin dans la place. Devant moi était disposé un comptoir désert en bois verni tandis que, sur ma gauche, une porte vitrée à petits carreaux donnait sur une salle à manger d'où s'échappaient la rumeur de quelques conversations et l'odeur appétissante des petits plats mitonnés dans le cadre d'une cuisine traditionnelle. Mon arrivée avait déclenché une sonnerie et, au bout de quelques secondes, je vis apparaître, venant du restaurant, un grand homme aux cheveux poivre et sel, très maigre, au visage glabre et déguisé en maître d'hôtel.

– Bienvenue, monsieur !

– Bonsoir. J'ai une chambre de réservée au nom de monsieur Lecomte.

– Tout à fait, monsieur. Vous êtes là pour quatre nuits, c'est bien cela ?

– Oui !

– Vous prendrez vos repas à l'auberge ?

– Sauf indication contraire de ma part, oui. D'ailleurs est-il possible de dîner ce soir ici ?

– Bien sûr. Voici votre clef. Vous êtes au premier étage.

– Merci. À tout de suite.

– Je vous en prie.

Empoignant ma valise et le sésame que le concierge venait de me remettre, je montai l'escalier qui s'ouvrait sur ma droite, débouchai sur un couloir où donnait une série de portes laquées dans une teinte crème. Je trouvai rapidement le bon numéro. Une fois dans ma chambre, j'eus le sentiment d'effectuer un saut dans le temps. L'ameublement, rustique et foncé, le lit datant sans doute de Louis Philippe, les tissus muraux aux motifs démodés et aux couleurs passées renvoyaient directement le visiteur soixante-dix ans en arrière. La salle de bains attenante avec sa baignoire sabot et ses antiques robinets était digne du musée des Arts et Métiers. Néanmoins, malgré son caractère vieillot, l'endroit était d'une propreté méticuleuse. Je posai mon bagage sur l'édredon, sans doute bourré de plumes, et entrepris de ranger mes affaires. J'allais vivre ici une bonne semaine, alors autant prendre mes aises. Je pensai soudain que mes deux gestapistes n'auraient pas été dépaysés dans un tel décor... Et peut-être l'avaient-ils effectivement connu !

Je considérai à nouveau cette pièce avec attention et tirai les doubles rideaux de l'unique fenêtre. La nuit était déjà tombée. Je retournai au rez-de-chaussée et fis mon entrée dans la salle de restaurant. Là encore, l'impression de retrouver des sensations d'enfance était saisissante. Autour d'une cheminée où ronflait un feu de bois s'ordonnançaient des tables recouvertes de nappes à carreaux sur lesquelles les couverts étaient dressés. Le plafond, composé de poutres apparentes, était assez haut et une série d'ouvertures donnait sur l'extérieur. L'éclairage était renforcé par des bougies portées par des chandeliers disposés sur chaque table. Quelques couples de personnes âgées étaient déjà installés, ainsi que des convives isolés – itinérants, commerciaux ou techniciens – échoués ici parce qu'il n'y avait probablement pas d'autre hôtel à vingt kilomètres à la ronde. Penchés sur leurs repas, très peu levèrent la tête vers moi. L'homme qui m'avait accueilli vint à ma rencontre et m'installa à l'une des nombreuses places inoccupées.

— Je vous apporte la carte.

— Merci !

J'avais bien l'intention de profiter un peu de la situation. Tant qu'à être exilé au bout du monde, autant en découvrir les richesses gastronomiques. Et quelque chose me disait que la soupe devait être bonne ici.

Je ne fus pas déçu. Une cuisine de terroir à un prix raisonnable était proposée aux clients. Je passai rapidement commande, alléché par les promesses de la carte et l'appétit aiguisé par le souvenir d'un dernier repas déjà ancien. Le premier plat ne se fit pas attendre et son arrivée me permit de lier conversation avec le maître des lieux.

— Vous êtes parmi nous en vacances, Monsieur ?

— Hélas non, je suis là pour le travail.

— Ah !

Je sentais sa curiosité à fleur de peau. L'homme ne devait pas souvent voir de nouvelles têtes, et j'avais bien l'intention de m'en faire un ami pour faciliter mes recherches.

— Je suis dans l'édition.

— L'édition ?

Je lui aurai annoncé qu'il venait de gagner au loto que sa surprise n'aurait pas été moindre.

— Oui, ma société a le projet de lancer une série de fascicules sur la Résistance. Vous savez, comme ceux qui paraissent toutes les semaines avec un petit gadget...

— Ah oui, comme...

— Exactement ! D'ailleurs c'est nous qui publions cela.

— Cela doit être un travail très intéressant !

— Ah oui, génial ! Et en plus on rencontre plein de gens !

— La Résistance, m'avez-vous dit ?

— Oui, le dernier thème sur lequel j'ai travaillé concernait la couture. Cela va me changer un peu.

— Et vous procédez comment ?

— Ma foi, je marche à l'instinct. Ce qu'il y a de bien avec ce nouveau sujet, c'est que l'on peut passer n'importe où en France, on est sûr de dénicher quelque chose.

— Ça, c'est sûr ! Par exemple ici, cela a été plutôt mouvementé. On pourra en reparler si vous voulez ?

— Avec plaisir ! Mais je vais déjà commencer par goûter cette terrine qui me paraît pleine de promesses.

— Bon appétit, Monsieur.

— Merci !

Le repas fut délicieux et le fait qu'il me soit offert par le Service lui donna une saveur toute particulière.

Je m'endormis difficilement, ne sachant s'il convenait de mettre cela sur l'énerverment, les difficultés de digestion ou le lancinant crépitement de la pluie – qui s'était installée pour la nuit – contre les vitres. Les draps étaient froids et je mis un temps interminable à les réchauffer en m'y enroulant. Quand enfin le sommeil me gagna, ce fut pour me faire entrer dans une contrée des songes où des fantômes du passé en uniformes noirs conduisaient des Smarts brinquebalantes, le tout au milieu de fumées d'incendies. Et par-dessus cela s'élevaient les ricanements crispants du patron...

Par discipline, j'avais réglé mon réveil pour sept heures et sa sonnerie me cueillit au moment où le bien-être était enfin au rendez-vous. Un peu vaseux, je mis quelques minutes pour sortir du lit avant de me traîner vers la salle de bain.

Vêtu comme la veille, le garçon m'accueillit à l'entrée de la salle à manger et m'installa à la même table.

— Bonjour, Monsieur. Avez-vous bien dormi ?

Je mentis effrontément. J'étais seul dans la pièce. Peut-être était-il trop tôt (ou trop tard ?) pour les autres convives entraperçus la veille.

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, reprit l'homme en me servant. Je pourrai vous montrer quelque chose dehors si cela vous intéresse ?

— Ah oui, de quoi s'agit-il ?

— Oh un simple souvenir si je puis dire, Monsieur. Ma mère, à qui j'ai succédé, n'a jamais voulu l'effacer. En fait, il s'agit des impacts des balles d'un peloton d'exécution...

— Racontez-moi ça ! fis-je doucement, m'efforçant de montrer le plus vif intérêt.

— L'histoire en elle-même, je ne la connais pas très bien, me répondit-il, mais ma mère, elle, l'a vécue. Elle est malheureusement décédée.

— Je suis désolé pour vous.

— Merci, cela fait déjà dix ans... Tout ce que je sais, c'est que des maquisards furent capturés dans les environs, amenés ici et fusillés.

— Et un peu torturés ?

— Sans doute. Cela avait marqué ma mère. Elle m'en parlait parfois, et en particulier de deux Allemands qui s'étaient comportés comme de vrais bourreaux.

— S'il s'agissait de SS, alors c'étaient des vrais bourreaux !

Cette fois-ci, mon intérêt n'était plus feint.

— Eh bien, si vous le souhaitez, après votre petit déjeuner, je vous montrerai l'endroit.

Mes doigts suivaient les reliefs de la pierre, s'attardant sur les empreintes creusées par l'impact des balles. Sans doute, avant de s'écraser ici, avaient-elles traversé un crâne ou un thorax. Mon esprit s'évadait du présent et voilà que j'entendais presque retentir à nouveau les chocs des culasses, les commandements gutturaux, le bruit flasque des chairs labourées par l'acier, les détonations sourdes des coups de grâce. Oui, dans cet espace qui respirait la quiétude, aux plates-bandes entretenues avec soin, à l'herbe tondue, sous ce soleil d'automne, ici, avait coulé le sang d'hommes et de femmes qui s'étaient dressés face à la barbarie nazie. Et je sentis monter en moi un mélange de colère contre l'hydre brune et de tendresse pour celles et ceux qui étaient tombés, sans doute à l'aube de leurs vingt ans. Une plaque commémorative, discrète, apposée au mur, rappelait cette tragédie.

— Votre maman avait été témoin de ce drame ?

J'allais savoir maintenant si je m'étais fait un ami ou si j'entrais dans la catégorie des journalistes curieux à qui il faut en dire le moins possible.

— Oui, absolument. Elle était jeune et elle habitait ici avec mon grand-père. La maison avait été réquisitionnée. Alors elle a vu passer beaucoup de monde. Je crois que ce souvenir l'a poursuivi toute sa vie, mais moi cela ne m'a jamais tellement passionné. Il faudrait que je me rappelle...

— Quoi ? fis-je insidieusement.

— Où j'ai mis la boîte qui contient ses papiers. Je pense que cela vous intéresserait.

— Tout à fait, ce serait formidable comme point de départ de mes recherches ! Je crois que parler de toutes ces choses aux gens d'aujourd'hui, cela ne peut pas leur faire de mal !

— Pour sûr, monsieur. Je me souviens maintenant que je l'ai rangée au grenier. Je vais essayer de la retrouver et de vous l'apporter.

— Alors là, ce serait vraiment très gentil de votre part !

Je me demandais ce que j'allais faire de mes journées. Certes, j'aurais pu prendre la Smart et aller jouer au gentil monsieur de Paris qui vient interroger papy et mamie sur leurs souvenirs du temps de l'occupation. Mais j'étais sans illusions : les vrais résistants étaient morts, seuls restaient ceux qui avaient orné leurs maisons avec le portrait de Pétain. D'autre part, revenir au bureau les bras vides risquait d'être assez folklorique. Et puis ce trésor, s'il existait et si je mettais la main dessus, qui en serait l'inventeur ? Moi, le propriétaire de l'auberge, la Commission ? Il risquait d'y avoir quelques belles passes juridiques à cette occasion !

Je sortis de ma valise le dossier que le patron m'avait remis sur les deux nazis. C'était le moment d'y jeter un coup d'œil. Il avait eu le bras suffisamment long pour reconstituer, à partir de sources diverses, la carrière de ces individus. Leurs photos étaient celles d'anges exterminateurs. Le premier, Hans Straus, était né à Hambourg en 1904. Sa fiche biographique le donnait grand, blond, athlétique, sportif, marié à une nazie convaincue et père de deux enfants. D'un réel courage physique, il semblait, par bien des aspects, correspondre au profil de l'*Übermensch*. Mais c'était aussi un mari volage, un coureur de jupons invétéré, un amateur de beuveries. Travailleur, bon organisateur, sachant s'entourer d'adjoints efficaces malgré leurs profils divers, il faisait preuve d'une grande détermination et de beaucoup d'ambition. Exigeant pour ses collaborateurs, inaccessible au doute ou à la critique, il témoignait d'une obéissance totale à l'égard de son supérieur immédiat, Franz Gulmann, né lui en 1897.

Un des traits les plus saillants de la personnalité de celui-ci était sa totale incapacité de manifester, voire à éprouver, le moindre sentiment, si ce n'est du mépris, notamment à l'égard de ses adjoints, ou au travers de ses fréquentes et terribles crises de colère. Pour tous ceux qui l'approchèrent, qu'il s'agisse de ses complices ou de ses victimes, c'était un homme froid et dur, l'un des plus craints du régime nazi à Paris. Il était terriblement ambitieux et assoiffé de pouvoir.

L'engagement précoce de ces deux hommes – seul Gulmann combattit durant la première guerre mondiale – dans le mouvement nazi eut lieu dans les années vingt. Ils adhèrent tous les deux au *Deutscher Völkischer Schutz und Trutzbund*. Cette organisation dont le slogan était *Wir sind die Herren der Welt!* (« Nous sommes les maîtres du monde ! »), avait pour but d'alerter le peuple allemand sur l'importance et l'étendue de la menace que représentait « l'influence des Juifs et des sentiments et pensées d'origine étrangère ». *Avec de tels objectifs, on va loin !* pensai-je. Je passai rapidement en revue leur carrière d'avant-guerre, plus intéressé par leurs tristes exploits d'après 1939. Et ils avaient brillé d'une sauvage façon : membres des *Einsatzgruppen*, véritable prélude à la destruction des Juifs d'Europe, ils avaient, lors de la campagne de Pologne, dans le sillage de la Wehrmacht, procédé au massacre planifié

de l'élite polonaise, en mettant l'accent sur les Juifs considérés comme opposants potentiels. Remarqués par Heydrich, nos deux hommes collaborèrent aux travaux préparatoires de la tristement célèbre conférence de Wannsee. Et là, je me sentis directement concerné, comme si un lien sulfureux s'était soudainement créé entre ces monstres et moi.

Nommés à Paris – car Heydrich dont ils étaient devenus de proches collaborateurs rêvait de mettre en place en France ce qu'il venait d'instaurer en Tchécoslovaquie, c'est-à-dire la terreur – ils étaient crédités d'environ vingt mille victimes, la plupart juives et envoyées, via Drancy, vers les camps d'extermination de l'est. Ces charmants garçons semblaient s'être entendus comme larrons en foire pour faire main basse sur toutes les valeurs qui passaient à leur portée. Sans doute avaient-ils graissé quelques pattes pour que leurs petites affaires se déroulent sans problèmes... J'en étais là de ces sombres rapports quand quelques coups retentirent à la porte de ma chambre.

– Oui, entrez !

Mon nouvel ami pénétra dans la pièce, portant dans ses bras une grosse boîte en bois verni.

– J'ai retrouvé les papiers de ma mère, si cela vous intéresse ?

– Et comment ! Vous me permettez de les regarder et de prendre des notes ?

– Aucun problème, monsieur, toutes ces vieilleries sont sans importance pour moi. Ce sont surtout des coupures de journaux.

– Posez donc cela sur le lit. Je vais m'en occuper. Merci vraiment pour votre aide et votre confiance.

– J'espère que vous trouverez votre bonheur là-dedans. À ce soir monsieur.

– À ce soir donc.

La porte refermée, je considérai le coffre. Du bonheur ? J'avais plutôt l'impression d'être un moderne Pandore, tirant du passé le souvenir d'horreurs, de larmes et de malheurs. Quelque chose en moi me retint d'y toucher tout de suite, comme si un signal obscur m'avertissait qu'une fois ouvert, plus rien ne serait pareil... Mais je surmontai rapidement cette hésitation, me levai et posai l'objet en équilibre sur un coin du bureau. Il n'y avait pas de serrure, et, lentement, je soulevai le couvercle. Ce faisant, par maladresse, celui-ci m'échappa et la boîte tomba par terre. Elle fit un bruit sourd en prenant contact avec le sol et son contenu s'éparilla. Je pestai et entrepris de ramasser tous ces vieux papiers. Hélas, la boîte était endommagée. Sous le choc, le fond s'était désolidarisé en deux parties. C'est alors que je m'aperçus que quelque chose avait été glissé dans l'espace ainsi aménagé. Soudain excité par cette découverte, j'entrepris d'en sortir le mystérieux objet...

C'était une épaisse enveloppe vierge renfermant des lettres. Avec précaution, j'en saisis une, l'extrayant délicatement pour la déplier avec soin. Le papier était craquant, fragile, jauni, mais l'écriture elle, encore bien visible. L'encre violette me renvoyait sur les bancs de l'école primaire, à l'heure où l'on trempait encore les porte-plume dans les encriers en porcelaine blanche et où l'on s'appliquait à tracer les déliés. Je lus :

Les Ardoines, 2 avril 1954.

André a fêté ses neuf ans hier et il était très content. Il a eu comme cadeau un petit train JEP et quelques friandises. Neuf ans déjà !

Il fait toujours un froid de canard. Jamais l'hiver n'a été aussi rude et le printemps se fait encore espérer ! Si son père pouvait le voir ! Mais cela ne sera jamais. Je ne sais plus pourquoi

j'écris ces lignes ; c'est comme si je souhaitais me décharger d'un fardeau trop lourd. Bien sûr quelques années sont passées depuis ce terrible mois d'août, mais je sens que si la vérité venait à se savoir, les regards posés sur moi seraient bien différents. Pourtant je les connais, ces braves gens si prompts à retourner leurs vestes. Ils n'ont guère de leçons à me donner...

Mais voilà, il faut bien vivre et André n'a rien demandé. J'ai eu sacrément raison de convertir notre vieille demeure en hôtel depuis la mort de papa. Avec la reconstruction, les affaires marchent à nouveau et j'ai de la clientèle, et parfois un amant... Mais je n'arrive pas à détacher mes pensées de cette journée diabolique. Et l'image de Franz me revient sans cesse en mémoire. C'est sans doute imprudent de l'écrire, mais cela agit sur moi comme un exorcisme. Franz, le père d'André, a sans doute été un affreux criminel, néanmoins je l'ai aimé. Je sais que la honte devrait m'envahir, que je devrai refouler ce souvenir, et je comprends bien tout ce que cela peut avoir d'abject, mais je suis encore dominée par ce sentiment qui m'a saisi lorsque je l'ai vu ce soir-là. Il existe des forces contre lesquelles on est impuissant, et l'amour est une de celles-ci. Et ce fut partagé. Et je me suis donnée à un monstre, et pourtant je suis sûre que ce n'en était plus un...

Je repliai la lettre et la remis en place. Cette confession resterait secrète... Je pris une autre enveloppe et, en l'ouvrant, quelque chose de métallique tomba sur le plateau du bureau. C'était une petite clef en or dont l'anneau, délicatement travaillé, était orné d'une étoile de David.

Je restai immobile, comme frappé par la foudre. Un flot d'émotions me submergea. D'où venait cet objet, quelle était son histoire ? Était-ce un fragment du trésor ravi par ces deux nazis ? Toute cette histoire était-elle donc vraie : des richesses volées dormaient-elles aux Ardoines ? En dehors du symbole d'Israël, identifiant son origine, rien ne permettait d'imaginer ce qu'il pouvait ouvrir. Il n'était pas nécessaire de faire de folles suppositions pour deviner qu'il avait été offert par Franz à sa conquête après avoir été dérobé à l'une de ses victimes... Machinalement, je le fis tourner entre mes doigts.

Sans avertissement, je fus *ailleurs*...

Enfin *ailleurs* ? Pas exactement. Une étrange hallucination s'empara de moi. Je sentais le bois du bureau sous mes paumes, la caresse de ce beau rayon de soleil d'automne sur ma joue et pourtant, mes yeux contemplaient autre chose. Cela résultait-il d'un niveau de fatigue ou de tension nerveuse trop vite accumulée ? Il me semblait être devenu, comme dans un songe éveillé, spectateur de scènes irréelles, me précipitant vers un passé qui ne cessait d'occuper mon esprit. Tel un fantôme, désincarné, je découvris avec une étonnante acuité une jeune femme, d'une surprenante beauté, assise devant sa coiffeuse. Tout en elle était exceptionnel : la grâce de ses gestes, la douceur de ses traits, le soyeux de ses cheveux. Ses yeux bleus étaient comme des aigues-marines. Elle portait avec simplicité et élégance une jupe plissée aux motifs floraux. Le liseré en dentelle d'une combinaison, telle qu'on les affectionnait dans les années trente, en dépassait. Je me pinçai, au comble de la stupéfaction, trop surpris pour ressentir une quelconque peur. Machinalement, je lâchai la clef. Immédiatement, ce mirage cessa et je repris pleinement conscience de tout ce qui m'entourait. Je me sentais terriblement étourdi, déboussolé par ce phénomène. Que m'arrivait-il ? Était-ce la manifestation d'une affection mentale insoupçonnée jusqu'alors ? Mais surtout, devant l'image de cette femme, un sentiment que je n'avais jamais connu venait de me transpercer le cœur.

Je considérai le sésame. Sous l'emprise de la curiosité - teintée d'inconscience - et de l'émoi suscité par cette fantastique apparition, je l'attrapai à nouveau et, derechef, le phénomène se répéta. Mais cette fois-ci le spectacle fut fort différent. Il y avait toujours cette étonnante sensation d'être à la fois présent dans le temps actuel et simultanément spectateur de scènes disparues. Et celle qui se déroulait sous mes yeux hallucinés semblait issue d'un long métrage

sur les années sombres. Je pensai « *au vieux fusil* » ou à « *l'armée des ombres* ». Dans la cour du bâtiment, sous un soleil de plomb qui n'était certainement pas celui d'un mois d'octobre, des hommes et des femmes aux poings liés étaient chassés à coups de crosses d'un camion antédiluvien, peint en gris et aux portes ornées de croix noires. Dans mon délire, j'entendais distinctement ces aboiements, les cris de douleur qui leur faisaient écho, le ronronnement sourd du moteur. S'il s'agissait d'un rêve, il avait une qualité extraordinaire !

Indifférents à ce traitement, deux hommes, campés dans leurs uniformes noirs, la casquette baignant d'une ombre dorée le visage, regardaient les prisonniers que les gardes rassemblaient sans ménagements en un rang. Quand ceux-ci furent immobiles – et il s'agissait de jeunes gens – les deux officiers les passèrent lentement en revue, l'un d'eux relevant parfois un menton de l'extrémité de sa cravache. Sur un signe bref, hautain, certains étaient alors sortis de la file et plaqués contre un mur de la gentilhommière. *Le mur des impacts*, pensai-je, angoissé. Comme dans un film sur lequel on ne peut agir, je vis un des soldats ajuster ses futures victimes avec le canon de sa mitrailleuse puis lâcher une série de rafales quasiment à bout portant. Le claquement de la fusillade résonna dans ma tête avec une affreuse réalité. Désarmé, je laissai tomber la clef sur le bureau et cette scène sauvage s'évanouit d'un coup.

Cette fois-ci je m'abstins d'y toucher à nouveau. Quel étrange pouvoir y était-il tapi pour précipiter ainsi son possesseur vers les rives de ce qui n'était plus ? Et dans quel but ? J'aurais dû me poser bien d'autres questions, mais un grand vide m'habitait. Je ne savais plus où j'en étais. Cet objet était-il vraiment le siège d'un maléfice ou bien souffrais-je d'un mal inexplicable qui se traduisait par des visions terriblement réelles ? J'étais incapable de trancher. Il y avait une lettre dans l'enveloppe d'où s'était échappée la clef. Je la pris et la lus. C'était la même écriture que précédemment.

Les Ardoines, 4 juin 1945

André babille dans son berceau. Je ne sais pas si tu aurais voulu que je prénomme notre enfant ainsi. Tu ne m'as aimé qu'une nuit avant d'aller vers ton destin funeste, mais tu ne m'as pas trompé. Je sais que l'homme qui m'a serré dans ses bras n'était plus l'assassin de la veille. Je l'ai senti, de tout mon être. J'ai deviné ton désarroi et j'ai brûlé au feu de ton amour. Je glisse la clef que tu m'as remise dans cette lettre en espérant... En espérant quoi ? Je ne sais pas. Ce qui m'est arrivé est si étrange pour tout dire. Lorsque tes hommes m'ont signifié qu'ils s'installaient dans notre maison le temps de se regrouper, je n'imaginais pas que celle-ci deviendrait l'antichambre de l'enfer pour ces gosses raflés par vous en chemin, car soupçonnés d'appartenir à la Résistance. Il semble qu'avec ton adjoint, vous vous soyez surpassé en horreur, comme si une soif insatiable de sang vous étreignait. Qu'aurais-je pu faire pour soulager leurs misères ? Tu as sélectionné les plus faibles, les blessés que tes sbires ont immédiatement abattus. Et ceux-là, en vérité, ont eu de la chance. Car aux survivants, tu as réservé un sort ignoble. L'un d'entre eux fut reconnu comme Juif. Alors tes soudards l'ont écorché vif sous les yeux de ses camarades, et je ne puis oublier cette image de cauchemar ni ces cris. Quant aux autres, tous innocents, vous les avez précipités dans le puits en riant et en espérant qu'ils n'en seraient jamais délivrés. Il y avait des miliciens français avec vous, qui n'étaient pas les moins acharnés. L'un des jeunes leur cracha à la figure. En retour, il reçut un coup de crosse en pleine face et s'écrouta à terre. Immédiatement, ses tortionnaires le bourrèrent de coups de pieds jusqu'à ce qu'il ne bouge plus. Et toi, suprêmement indifférent, je te voyais seul, lointain, tel un démon observant son œuvre. Puis vous avez comblé le puits avec des gravats, des ordures, et les hurlements ont décré et se sont tus. J'ai tout observé, pétrifiée. Dans le silence revenu, tu m'as alors aperçue.

L'évocation de ces horreurs passées, mêlée aux visions que je venais d'avoir, me rendit subitement malheureux. La joie sadique et avide de mal qui filtrait à travers ces lignes, habitant ces bourreaux, renforça ma haine à leur égard. Je savais, plus sûrement encore qu'au travers des rares récits de mon père, que ces bêtes féroces, libérées de toutes valeurs, friandes de souffrances et jamais repues de sang, portaient sur les autres un regard de prédateur. Et c'était le triste privilège de l'Allemagne que d'avoir lâché tant de fauves à travers l'Europe. Plein d'appréhension, glissant rapidement dans ma poche cette clef mystérieuse en l'isolant de mes doigts avec un mouchoir, je m'interdis pour l'heure de la reprendre en main directement. Entre temps, la nuit était tombée, et cette survenue me donna l'impression saisissante de ne plus appartenir au monde des vivants.

Je décidai de sortir pour chasser ce trouble. Une fois à l'extérieur, goûtant à la fraîcheur de la soirée, je me mis à marcher sans but. En dehors de ma Smart, plus aucune voiture ne stationnait sur le parking. La lune, pleine, baignait la bâtisse d'une teinte bleutée, froide, irréelle. J'eus le sentiment étrange de glisser entre deux existences, dans un espace indéfinissable, régi par des lois inconnues, de tomber dans un *ailleurs* insondable. Cette idée de s'aventurer dans un univers différent en compagnie d'une petite voiture était d'ailleurs complètement folle. Pourtant, je ne pouvais le nier : tout était semblable et tout était différent. Alors, subitement, une étrange euphorie s'empara de moi, chassant l'inquiétude qui s'installait et je me sentis subjugué par une énergie nouvelle, puissante. Oubliés sur le champ l'abattement qui m'habitait quelques secondes auparavant et le monde réel, à jamais englouti dans un tourbillon !

Tout m'apparaissait soudain étonnamment simple, limpide et évident : détenir la clef permettait d'accéder à un plan supérieur, un repli de l'espace-temps où l'esprit bénéficiait d'une lucidité et d'une assurance inégalées.

Je sus ainsi que, dans ce lieu surnaturel où je me tenais désormais, rendez-vous m'était donné avec l'amour et la mort.

Il n'y avait plus personne à la réception, dans cette faille du continuum où j'étais échoué. Les minutes ne s'écoulaient plus, les battements mêmes de mon cœur semblaient s'être arrêtés et pourtant j'exécutais des gestes, mes pensées s'ordonnaient selon une suite logique, j'existais. Le temps avait une texture déroutante, à la fois fixe et mobile. Dans l'escalier, un miroir en pied me renvoya l'image du nouvel homme que j'étais devenu, grand, droit, dur, portant un uniforme haï. Cela me faisait horreur, mais ne me surprenait pas, comme si j'avais toujours pressenti l'existence de ce lien terrible qui m'unirait à Franz Gulmann.

Une éternité plus tard, je m'arrêtai devant une porte close. Confusément, sans pouvoir me l'expliquer, j'eus l'intuition que derrière elle se tenait mon destin.

— *Tu es là bien-aimée, si proche !* fis-je d'une voix sèche qui ne m'appartenait pas. *Il n'y a que toi et moi désormais, seuls au fond de ce gouffre. As-tu peur ?*

La réponse, faible, me parvint à travers l'huis.

— *Oui.*

— *Il ne faut pas. Celui que j'habite paiera pour ses crimes.*

— *Tu es là, sous ses traits.*

— *Cette apparence recouvre une réalité différente bien-aimée. Tu le sais. Je t'espérais depuis si longtemps. Et voici : ce monde est là pour nous, secret et éphémère. M'ouvriras-tu ?*

— *Tu as tué !*

— *Non. Ne devines-tu pas la présence du terrible cortège qui m'accompagne, celui des victimes exterminées dans les chambres à gaz ou abattues dans les fossés d'Ukraine ? Écoute*

leurs lamentations, partage leur soif de justice ! Je suis ici pour la leur rendre. Bien-aimée, tu m'attendais.

— *Devais-tu te présenter ainsi ?*

— *Je ne puis faire autrement et seul cet instant est à nous. Bientôt ce nœud qui nous rapproche se déliera, et je te perdrai à jamais. Je te donnerai la clef, et un fils.*

La porte s'ouvrit sans bruit. Elle se tenait sur le seuil, onde et lumière. Son visage tourné vers moi reflétait un mélange de terreur et de joie. Elle portait un plissé noir, parfaitement ajusté, et ses cheveux cendrés tombaient sur ses épaules. Elle était là, belle et fragile, telle que je l'avais admirée lors de mon premier songe. Elle leva la tête et nos regards se mêlèrent.

— *Il y a de la douleur et de la colère, derrière ton masque d'assassin.*

— *T'aimer est à ce prix. Ce monde n'admet pas d'intrus. Je n'ai que ce corps honni à t'offrir, bien-aimée. Tu peux encore me repousser...*

— *Non.*

Une flamme folle dansait dans ses yeux. Je lui pris une main et la pressait contre moi.

— *Qu'il en soit ainsi. Ce criminel recevra son châtiment et son trésor dormira en ce lieu hors du temps, pour toujours. Voici la clef : elle ouvre le passage par lequel je suis venu.*

Dans la lumière tamisée aux sources cachées, elle vint se blottir contre cette ombre immense et sombre que j'étais devenu. Tandis que je me penchais pour boire à ses lèvres, je sentis autour de nous, presque physiquement, la présence accablante de tous ces suppliciés qui, du fond de leur irrémédiable exil, exigeaient qu'il leur soit fait droit. Et je sus : ces âmes sauvagement libérées de leurs corps tordaient les dimensions pour piéger leurs bourreaux dans des filets implacables. Et elles m'avaient choisi pour précipiter aux enfers un être malfaisant.

Mais je ne regrettais rien, réfugié entre les bras de la seule personne qui comptait pour moi. Le monde entier avait basculé – je l'avais perdu à jamais – et j'allais pousser les complices du monstre que je possédais – et lui le premier – entre les griffes du maquis. Je savais que je pouvais contraindre Franz Gulmann – dans sa vie terrestre – à exécuter mes volontés. Nous étions liés irrévocablement et j'allais sombrer avec lui.

Ce destin ne m'effrayait pas car je me sentais fort, au sens nietzschéen du terme. Il m'importait peu qu'il n'y ait plus de retour possible et que je sois l'instrument d'une vengeance impitoyable ; la perspective de goûter, en un bref instant de félicité, au Graal tant désiré méritait ce sacrifice. Je tenais enfin contre moi la coupe qui étanche toutes les soifs.

Quelque part, *ailleurs*, existaient le Service, des villes, des hommes, des femmes, des destins, des lumières, des fleurs, et même des Smarts ; mais pour moi seuls demeuraient désormais l'amour sans lendemain que je vivais dans cet espace incertain, et l'espoir en cet enfant qui viendrait.

Maintenant tout était achevé, écrit.

Mon père avait eu raison : la fin du monde s'était produite le 20 janvier 1942, dans la banlieue de Berlin, au bord du lac de Wannsee.

FIN